

Du côté des revues

Nicolas Tremblay

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37768ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2001). Compte rendu de [Du côté des revues]. *Lettres québécoises*, (101), 54–55.

REVUES

Nicolas Tremblay

Brèves littéraires, n° 55, printemps 2000, « Le Festival francophone de l'écriture », 200 p., 14 \$. (Société littéraire de Laval, 397, boul. des Prairies, bur. 300, Laval, Québec, H7N 2W6)

Du 5 au 7 mai 2000 avait lieu au Cégep Montmorency à Laval le premier Festival francophone de l'écriture, organisé par la Société littéraire de Laval. On présente dans ce numéro de *Brèves littéraires* les textes des lauréats ainsi que les deuxième et troisième prix annoncés durant le festival pour les prix *Brèves littéraires*, prose et poésie, le prix de composition française au secondaire, deuxième cycle, et le prix de poésie, section collégiale. L'écrivain Bruno Roy a d'ailleurs prononcé, pour inaugurer le festival, une allocution sur le rôle de l'écriture qui est reproduite intégralement dans la revue. Ses propos suggèrent un rapport entre deux réalités : l'esthétique et l'éthique, et amorcent une réflexion sur la part du social dans la pratique textuelle. L'ambiance, solennelle mais juste pour l'essai de Roy, et qui est à la fête pour le reste des pages de la revue — puisque, en plus des plumes honorées, la Société littéraire de Laval célèbre le quinzième anniversaire de sa fondation, mentionne-t-on dans la préface —, donne un bel aperçu de l'intensité que peuvent avoir les brefs textes de création.

Brèves littéraires n° 55, printemps 2000, « Le Festival francophone de l'écriture », 200 p., 14 \$. (Société littéraire de Laval, 397, boul. des Prairies, bur. 300, Laval, Québec, H7N 2W6)

Du 5 au 7 mai 2000 avait lieu au Cégep Montmorency à Laval le premier Festival francophone de l'écriture, organisé par la Société littéraire de Laval. On présente dans ce numéro de *Brèves littéraires* les textes des lauréats ainsi que les deuxième et troisième prix annoncés durant le festival pour les prix *Brèves littéraires*, prose et poésie, le prix de composition française au secondaire, deuxième cycle, et le prix de poésie, section collégiale. L'écrivain Bruno Roy a d'ailleurs prononcé, pour inaugurer le festival, une allocution sur le rôle de l'écriture qui est reproduite intégralement dans la revue. Ses propos suggèrent un rapport entre deux réalités : l'esthétique et l'éthique, et amorcent une réflexion sur la part du social dans la pratique textuelle. L'ambiance, solennelle mais juste pour l'essai de Roy, et qui est à la fête pour le reste des pages de la revue — puisque, en plus des plumes honorées, la Société littéraire de Laval célèbre le quinzième anniversaire de sa fondation, mentionne-t-on dans la préface —, donne un bel aperçu de l'intensité que peuvent avoir les brefs textes de création.

Les écrits, n° 99, août 2000, 144 p., 10 \$. (5724, chemin de la Côte-Saint-Antoine, Montréal, Québec, H4A 1R9)

Ce numéro des *Écrits* présente des textes de nombreux littéraires déjà bien connus dans le milieu des lettres québécoises. On y trouve les discours de réception à l'Académie des lettres du Québec de Lise Gauvin et d'Émile Ollivier, lus le 21 avril 2000 ; les deux auteurs y expliquent leur filiation littéraire. Claire Martin offre un petit essai sur l'emploi du pronom « je » dans le texte de fiction, emploi qu'elle préconise et qu'elle observe chez Gide et Proust, maîtres dans l'art de proposer des subjectivités. La poète Denise Desautels nous fait la grâce d'un extrait d'un prochain recueil de poésie dans lequel la mort d'un « tu » verse dans le « trou de ma tête » : poésie composée de strophes en prose qui forment des blocs et qui, de l'une à l'autre, poursuivent le même phrasé. Une nouvelle de Daniel Pigeon, « D'absence et d'amertume », utilise un procédé qui fait maintenant le style du jeune auteur et qui consiste à coordonner deux trames narratives. Enfin, d'autres écrits vous attendent et sont à découvrir, dont ceux de Vénus Khoury-Ghata, Madeleine Monette, Carole Huynh Guay, Christine Bonenfant, Marie-Geneviève Cadieux, Roger Grenier, Lise Vaillancourt et Peter Georgiev.

Possibles, vol. 24, n° 4, automne 2000, « Interculturalisme québécois », 172 p., 8 \$. (5070, rue de Lanaudière, Montréal, Québec, H2J 3R1)

L'image d'une culture québécoise homogène est aujourd'hui entachée d'un vulgaire passéisme réactionnaire. L'heure est au bilan et il faut évaluer réellement la texture sociale, profondément métissée, du Québec. Pour ce faire, *Possibles* réunit autour de cette problématique, fort

actuelle, des écrivains migrants, dont Naïm Kattan et Émile Ollivier, des politologues, des sociologues et des artistes.

On y distingue d'entrée de jeu deux notions : interculturelisme et multiculturalisme, la première nommant le rapport du Québec aux ethnies, la seconde, la méthode de coexistence fédéralo-canadienne. Là-dessus s'enclenche une réflexion éthique sur le comment de l'intégration d'une minorité à la majorité et sur le type de « contrat moral » à établir. Si le Canada anglais, comme le *melting-pot* états-unien, préfère la liberté d'expression individuelle, l'interculturalisme québécois, au contraire, exige le primat du français dans l'aire publique. C'est à se demander alors lequel favorise l'échange et évite, autant que faire se peut, la formation de ghettos. Ce qui toutefois rejoint sans exception tous les intervenants, c'est l'immense apport — dont une culture jouit immanquablement — des migrants dans les sphères artistique, littéraire et intellectuelle. Une non-reconnaissance, toujours malheureuse, de ce fait réside souvent dans la politique là où les malaises d'une origine collective, toujours fantasmée, ont pour synonymes « xénophobie » et « préservation ».

Ce numéro de *Possibles* expose, avec une multitude de voix, de registres et d'expériences, tous les enjeux sociaux avec lesquels est aux prises le citoyen québécois moderne face à la pluralité des cultures, sans faire l'éloge de cet état ni le déprécier.

Virages. La nouvelle en revue, n° 9, printemps 2000, 88 p., 7 \$. (260, rue Adelaide Est, boîte 132, Toronto, Ontario, M5A 1N1)

Une porte, c'est quelque chose d'habituel, de culturellement acquis. On l'ouvre, on franchit son seuil, ou elle reste close et on demeure là, chez soi, bien à l'abri. Fermée, elle sépare et délimite des espaces ; ouverte, elle invite mais, si ce qu'elle dévoile est inconnu, elle intrigue, désarçonne et inquiète. Tout ce qu'elle dissimule et connote, les nouvelliers du neuvième numéro de *Virages*, par le biais de la fiction, en traitent et s'y attardent. Certains observent scrupuleusement la frontière que la porte marque entre l'intime et le public, et confèrent à ses parties, tels le heurtoir, l'œil-de-bœuf ou la serrure, une importance accrue. De ces parties-là, le contact s'amorce entre l'identique et le dissemblable qui font ou risquent de faire intrusion. Le moment de l'ouverture d'une porte est tantôt panique, sujet aux réflexes paranoïdes, tantôt béatifique ou océanique, parce qu'il engage ailleurs et déporte l'individu. Mais encore, est-il suggéré, un fantôme occuperait inévitablement un lieu sans bornes, car l'absence de porte provoque le manque et le vide : l'espace infini et non encadré n'a pas de substance. C'est donc l'objet « porte » qu'on pousse ici à sur-signifier. Et c'est sans compter sur ceux qui ont préféré le mot à la chose et qui ont répertorié des expressions le contenant pour les mettre bout à bout et en faire un récit.

Pour son onzième numéro, *Virages* propose pour la deuxième fois un thème : les gestes, « inutiles, aimables, interrompus, affectueux, menaçants, etc. ». Bien que de conception entièrement franco-ontarienne, la revue accepte sans exclusion tout texte d'écrivains francophones.

Protée. Théories et pratiques sémiotiques, vol. 28, n° 2, automne 2000, « Le silence », 108 p., 11,25 \$. (Université du Québec à Chicoutimi, Département des arts et des lettres, 555, boul. de l'Université, Chicoutimi, Québec, G7H 2B1)

C'est sur une question, à première vue aporétique, que se penche le dernier *Protée* : y a-t-il inscription du silence dans les signes, est-il seulement représentable ? Les responsables du dossier, Marie Auclair et Simon Harel, présument en tout cas qu'il y a dans les systèmes sémiotiques un lieu du silence qui serait un fond nécessaire à l'émergence de la voix et des signifiants, mais qui pourrait aussi, contradictoirement et comme à rebours, s'écrire. Parce qu'on distingue la parole, exact envers du silence, de l'écriture, le tour de force qui fait entendre le silence à travers les signes est possible. Comment ? Cela reste à voir et fonde en même temps la présente étude. Les acquis conceptuels liminaires, formant un consensus provisoire pour les chercheurs ici conviés, posent le silence à la fois comme la positivité d'une impossibilité, celle de signifier l'indicible, puis comme la négativité de la forme signifiante, son raté, son point de butée.



Outre ceux des responsables, on trouve dans ce numéro des textes de Alexis Nouss, Patrice Pavis, Michel Poizat, Emmanuelle Ravel et Lucie Roy. S'ajoute un texte hors dossier d'Alain Rabatel sur l'analyse linguistique de la fréquence itérative dans la narration. Des œuvres picturales de Michelle Héon ornent la couverture et les pages centrales du numéro.

SOLUTION

LQ-101

HORIZONTALEMENT. 1. BROSSARD. — BAS. 2. EAU. — ON. — IDOLE. 3. ATTOUCHE. — NET. 4. USA. — CHOUANS. 5. ROYER. — TEAM. 6. ONDE. — SOT. — GA. 7. LIEDER. — HEGEL. 8. ET. — ITE. — ELISE. 9. IR. — ES. — 10. LIBECCIO. — AVE. 11. TA. — ORS. — ANAR. 12. PELOQUIN. — TU.

VERTICALEMENT. 1. BEAUSOLEIL. 2. RATS. — NITRITE. 3. OUTARDE. — BAL. 4. CEDIPE. 5. SOUCY. — ET. — COQ. 6. ANCHE. — RE. — CRU. 7. HORS. — RISI. 8. DIEU. — OHE. 9. ATTELE. 10. BONNE. — GISANT. 11. ALESAGES. — VAU. 12. SET. — MALEMER.

É V É N E M E N T S

La poésie a une ville : Trois-Rivières

DEPUIS NELLIGAN JUSQU'À MIRON, la figure du poète a marqué l'histoire littéraire du Québec. Porté en triomphe après une séance de l'École littéraire de Montréal au Château Ramezay, en 1899, Nelligan incarne l'idée romantique du poète de génie. Un demi-siècle plus tard, Gaston Miron, vu comme poète urbain en quête d'auditeurs et clamant ses poèmes inédits aux passants du square Saint-Louis, incarnera « le poète et le militant » d'une culture en quête d'elle-même et d'une parole à libérer. Enfin, à partir de la Nuit de la poésie du Gesù en mars 1970, les célébrations de la parole se multiplient, collectives et thématiques, partout au Québec et jusqu'à la fin du siècle. Aujourd'hui, le poète est le porte-parole par excellence de l'affirmation de l'individu et de sa présence dans la société. Le poète québécois a pris possession de son territoire, qui est le langage.

Le 16^e Festival international de la poésie de Trois-Rivières avait lieu du 29 septembre au 8 octobre derniers. Ce festival est en quelque sorte l'aboutissement de ces fêtes de la parole qui ont animé le Québec depuis un siècle. Et la fête, organisée sous la direction de Maryse Baribeau et de Gaston Bellemare, est une réussite exceptionnelle. Près d'une centaine de poètes invités — soixante-dix poètes du Québec et vingt-cinq poètes venus de quatre continents — vont réciter leurs poèmes dans quatre-vingts lieux différents au cours de quatre-cents activités ainsi proposées aux divers publics des restaurants, bars et cafés, des bibliothèques, librairies, galeries et musées, des classes du cégep et de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Du centre-ville au centre commercial, l'écoute de la poésie devient la principale activité publique de Trois-Rivières. Sur les murs autour de l'hôtel de ville et de la bibliothèque Gatién-Lapointe, entre les murs des restaurants les plus fréquentés, la poésie est de mise durant dix jours.

Trois-Rivières était sans doute la ville idéale pour organiser un tel festival, qui rassemble finalement près de dix pour cent de la population autour des activités. L'intimité de la ville, sise au bord du fleuve, la présence des médias auprès de la population, la diversité du partenariat (cent quatre-vingts annonceurs commanditent l'ensemble des activités), la possibilité de réunir une équipe de plusieurs dizaines de bénévoles : tous ces facteurs ont concouru à la réussite de l'événement depuis plus de quinze ans.

L'inauguration du seizième festival fut plutôt éclatante. Quelques mesures du *God Save The Queen* et du *Ô Canada* ont signalé la présence de madame Adrienne Clarkson, gouverneure générale du Canada, et de son conjoint, l'écrivain John Saul. Secoués par ce protocole musical et politique, des poètes, qui pourtant désirent tous recevoir un jour le Prix du Gouverneur général, ont ensuite protesté contre le fait que la politique recouvre le poétique. Cela fait

sans doute partie du paradoxe Canada-Québec. Il faut dire cependant la grande qualité et la pertinence du discours d'ouverture de madame Clarkson, à côté des discours convenus des divers élus et porte-parole de la population.

D'autres poètes ont noté, cependant, l'incongruité du fait que madame la gouverneure générale cite dans son discours et côte à côte Pierre Elliott Trudeau, qui venait de mourir, et le poète Gaston Miron, mis en prison arbitrairement par le premier, qui proclama la Loi des mesures de guerre en 1970. Mais sans doute retiendra-t-on du propos de madame Clarkson qu'il faut « aborder la culture avec un minimum d'inquiétude » et que la poésie, justement, nous « aide à atténuer notre inquiétude ».

Parmi les moments forts du FIP de l'automne 2000, il y a eu les longues soirées de récitals au bar Le Zénob, mais aussi un récital du groupe *Ambiance* au bar Le Maquisart, qui a entonné le célèbre sonnet de Ronsard, « Mignonne, allons voir si la rose... », sur une musique du Moyen Âge de Jean Chardavoine. Un hommage au regretté Joseph Bonenfant à l'UQTR et devant la famille nombreuse du poète. Et tous ces repas-poésie pris chez Angéline ou au Lupin. Ces entretiens publics avec des poètes, menés par Gérard Gaudet au café Morgane de la librairie Morin. Ces vernissages et ces rencontres de poètes et d'artistes aux cimaises des galeries. Sans oublier la Grande Soirée du samedi au Centre culturel, diffusée par Radio-Canada.

Le choc des cultures, avec ces poètes venus d'autres langues : le grec, l'espagnol, l'anglais, le catalan et le danois. Des poètes qui chantent en leur langue et en français, et dont les poèmes sont traduits par des poètes québécois. Des poésies diverses, intimes et appelantes, chantantes et spiritualistes, poésies de l'amour et du quotidien, de la révolte et de la fraternité. Poésies du monde, venues jusqu'à nous grâce à des poètes comme Marie-Claire Bancquart et Luce Guilbeaud, Virginia Mosley et Yves Namur, Victor Obiols et Oscar Oliva, Justo Jorge Pedron et Pia Tafdrup, Michel Savard et Stephan Psenak, Joël Des Rosiers et Hélène Monette, Monique Laforce et Jean-Paul Daoust, entre autres. Comme quoi la poésie fait le tour de la terre. Comme quoi la poésie a une ville : Trois-Rivières au Québec.

Jean Royer

Le bon genre littéraire québécois se porte comme un charme !

DU 13 AU 15 OCTOBRE DERNIER SE TENAIT, au Days Inn Métro-Centre de Montréal, le dix-septième Congrès Boréal consacré à la science-fiction et au fantastique québécois. Une cinquantaine de participants du Québec, du Canada, des États-Unis et de la France — auteurs, critiques littéraires, éditeurs et lecteurs — étaient sur place, certains prenant la parole dans le cadre des multiples tables rondes, d'autres venus simplement assister aux rencontres. Comme